

International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



Du social comme activité symbolique About the Social as a Symbolic Activity Lo social como actividad simbólica

Michel Autès

Number 20 (60), Fall 1988

Des recompositions du social éclaté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034108ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034108ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Autès, M. (1988). Du social comme activité symbolique. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (20), 33–43. <https://doi.org/10.7202/1034108ar>

Article abstract

The article is an introduction to a sociological reading of the social as a symbolic activity, expression that should be understood in a very large sense. The author proposes, as an indication, five ways to carry out this reading. Social work can then be analysed as a work on the social link based on the language mechanism. The end of the article proposes an interpretation of social work as a communication action, beyond the technical and instrumental aspects of its activity and the strategical aspects of its organization.

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Du social comme activité symbolique

M. Autès

L'idée d'introduire à une lecture du social comme activité symbolique rencontre de multiples résistances. Beaucoup tiennent à la polysémie de mots comme « social », « activité », « symbolique ». Bien plus que de simple polysémie, il s'agit déjà de systèmes de pensée engagés dans la construction des différents univers désignés par ces mots, où s'épuise la tentative d'en rendre compte par un discours de connaissance.

Cet article voudrait faire un repérage de l'espace de malentendu ainsi ouvert par la thématique du « social symbolique », un peu comme introduction à cet espace. Ce projet engage un propos volontairement un peu didactique, tonalité sans doute nécessaire dans une introduction à ce qui se voudrait une nouvelle problématique du social¹. L'objectif recherché ici est d'ouvrir la discussion théorique, en formant si possible tout de suite quelques impasses où il est clair que la discussion ne se situe pas ; l'autre ambition,

mais que le propos ne pourra pas épuiser au-delà de quelques esquisses, serait d'indiquer les problématiques théoriques, les méthodologies et les voies de recherche ouvertes par l'articulation du champ sociologique à ce qu'on appellera, par une première approximation, le champ du discours².

Quatre moments organiseront le texte. Dans un premier moment, le plus difficile et malheureusement le plus schématique, car il faudra y rassembler une argumentation complexe, on montrera comment l'introduction d'une attention particulière portée sur le langage à l'oeuvre dans tout fait humain, et donc dans tout fait social, bouleverse le paradigme³ autour duquel s'est constituée la discipline sociologique. Il est nécessaire que ce fondement épistémologique soit clairement posé afin d'éviter la confusion propre à toute discussion s'engageant sur des paradigmes, ou sur des types de prétention à la validité⁴, différents.

Dans un second moment, le plus tristement didactique, mais sans doute le plus nécessaire (et nécessairement incomplet), on recensera, en tentant de les positionner, quelques approches théoriques autour de la notion de symbolique. Cette tâche s'apparentant plus à l'activité encyclopédique qu'à l'exercice de l'article, c'est non seulement une sélection stricte qui sera opérée, mais aussi un resserrement du regard autour de ce que ces approches renouvellent dans l'approche sociologique.

C'est seulement une fois que ces deux pas auront été franchis qu'on abordera la question de savoir en quoi tout cela concerne le social, à la fois dans sa dureté et dans sa noblesse d'objet livré à l'attention des sociologues, et aussi en ce qu'il fait toucher terre aux modes d'explication traditionnels de la discipline. Car la production de sens y est pensée comme le contraire d'une quête idéaliste : il y est question de la production des formes de subjec-

tivité, métaphorisées sous la notion du lien social.

L'issue de ce parcours sera donc plus une ouverture qu'une conclusion. Quelles nouvelles voies de recherche ces perspectives peuvent-elles ouvrir ? Que gagne-t-on en compréhension de ce qu'est le social à introduire dans sa lecture les apports de la pragmatique, au sens de théorie des actes de langage ? Le travail social doit-il se mettre au rang des activités instrumentales supposant l'adéquation de moyens à des fins rationnellement posées ? Ces formulations peuvent-elles aider à combler le manque rédhibitoire de théories de la pratique, en dehors de ce qui peut s'en ravalier au niveau des sciences de l'action et qui n'est pas entièrement inconsistant, pour introduire à une position non illusionnée des rapports du savoir et de l'acte ? Parce qu'elles sont posées à l'endroit aussi inconsistant du social, ces questions ne sont pas sans retombées sur l'ensemble des modes de compréhension et d'explication mis en oeuvre dans la discipline sociologique, quels que soient les objets auxquels elle les applique par ailleurs.

Il y a déjà deux obstacles qui sont préalablement à écarter sur le sens de l'emploi du mot symbolique appliqué à l'analyse du social. Le premier consiste à connoter fortement le mot du côté de

tout ce qui constitue pour le regard du sociologue des restes inessentiels, irrationnalismes à traverser, à négliger, rationalisations des sujets (acteurs, agents) sur leurs pratiques, ces dernières constituant le seul terrain dur de l'objet et le seul lieu de ses explications⁵. Tout usage du terme, selon cet emploi, est donc suspect de dérivation, de résidu⁶, et donc, globalement, de tentative basement idéaliste pour remettre sur la tête une sociologie péniblement stabilisée sur les jambes encore fragiles, parce que bien jeunes, de la science. J'ai tendance pour ma part à penser le contraire et que la pire tentation idéaliste qui guette la sociologie est d'ignorer, comme elle s'y applique depuis près d'un siècle, la consistance du langage dans le fait social, prise en compte dont Durkheim était peut-être le moins éloigné des sociologues de la tradition française. Le deuxième obstacle est l'inverse de celui-ci. Il tendrait à laisser penser plus qu'on ne le veut dans des formules encore nécessairement mal assurées comme « consistance du langage », « activité symbolique », « discours ». Quel sociologue ne se méfierait pas, à juste titre, des pérégrinations incertaines du mot idéologie dans l'imaginaire de l'activité sociologique ? Et pourtant reste bien cet impensé de la discipline, où se trouve hors-jeu la question de la prise de l'humain dans le langage. Au fond, ce qu'il s'agit d'opérer, n'est-ce pas le chemin de retour de la nécessaire rupture épistémologique ? Mais ce chemin à l'envers n'implique-t-il pas à son tour d'inévitables réaménagements du paradigme institué de la sociologie ?



D'un paradigme à l'autre

Il ne me semble guère possible de reconnaître la place du langage dans la constitution du social à l'intérieur du paradigme de la sociologie tel qu'il s'est construit depuis Durkheim et son passage dans les canons du logico-positivisme. Encore que le paradigme sociologique ne soit pas lui-même consensuel. Y introduire la préoccupation du langage, c'est cependant toucher à des éléments qui sont par ailleurs communs à des paradigmes concurrents qui existent déjà dans la discipline. Par exemple, c'est aussi bien remettre en cause des éléments communs à deux types de problématiques aussi opposés que l'individualisme méthodologique, d'un côté, ou celles qui conçoivent l'acteur social comme entièrement déterminé par le système de ses appartenances socio-historiques, de l'autre. Toutes deux, dans leurs approches pourtant radicalement opposées, instrumentalisent le langage à des titres différents : la première en disposant comme d'un simple moyen de perception et de communication, l'autre point de vue le transformant en l'arsenal des fausses représentations et rationalisations masquant le rapport réel de l'acteur à sa pratique. Qu'il dise le vrai de l'acteur ou le faux de l'agent social déterminé, transparent ou opaque, pour l'une ou

l'autre version de ce qu'il faut bien considérer de ce point de vue comme un même paradigme, le langage est un instrument, un moyen, éventuellement un obstacle à traverser, mais qui laisse en dehors de lui-même le social intact dans sa nature d'objet à connaître. Tout au plus considérera-t-on, à l'intérieur de ce paradigme bipolaire, les objets particuliers, réduits, mis à dimension, des représentations sociales ou de l'idéologie, pour s'en tenir à ces deux dénominations. Dans l'un ou l'autre cas, ces phénomènes de représentation tiennent le second rang comme objets, purs produits qu'ils sont des élaborations stratégiques de l'acteur d'un côté ou des positions de classe et des pratiques sociales de l'autre.

De même, l'introduction du langage traverse les deux versants du paradigme de l'ordre ou du désordre, du déterminisme, du système ou de la complexité de l'auto-organisation du vivant, ceux-ci ne laissant encore d'autre place au langage que celle essentiellement d'un véhicule de la communication et qui doit s'analyser avec ses propres contraintes et sa propre complexité.

L'introduction du langage, en tant qu'il est pour une part constitutif du social, ou en tout cas qu'il ne peut pas être tenu à l'écart de la constitution du social dans sa densité d'objet à connaître, touche bien plus loin le paradigme de la discipline sociologique que ces oppositions internes qui la divisent.

Cette discipline s'est construite comme une activité discursive se donnant des prétentions à la validité qu'elle situe dans le domaine de la science. Elle s'est ensuite instituée dans une série de positions d'énonciation légitimes qui contribuent à définir un paradigme dominant, ou, pour le moins, un système de

conditions d'énonciation et de validation qui tiennent lieu de consensus.

C'est cette référence à la science comme définissant le contour de ces conditions d'énonciation et de validation qui exclut de fait le langage de la construction de l'objet, quel que soit le type de problématique théorique, comme on l'a simplement esquissé ci-dessus. La position d'extériorité qu'impose ce type de référence par rapport à la saisie de l'objet amène à considérer le langage soit comme purement transparent (moyen de communication, il peut s'appréhender d'après des logiques qui lui sont propres), soit comme écran à traverser pour atteindre l'objet réel. La constitution d'une discipline linguistique à côté des autres disciplines des sciences humaines, laquelle, qui plus est, se trouve investie d'un modèle de scientificité valide pour l'ensemble du champ, renforce l'autonomie du langage, dès lors tenu à l'écart des procédures de constitution de l'objet et des modèles d'explication mis en oeuvre dans les disciplines voisines⁷. S'il apparaît dans la sociologie, la psychologie ou la psychologie sociale, c'est en tant que produit de l'activité des hommes, objet d'apprentissage ou constitutif de l'imaginaire des groupes.

Pour la sociologie, il existe un aspect consensuel du paradigme disciplinaire — « le social s'explique par le social » — qui renvoie l'explication du social aux pratiques, aux rapports sociaux, aux stratégies d'acteurs, aux modes d'organisation du social, où le langage, s'il apparaît, n'existe qu'au titre de produit de cette activité ou comme médiation, ou véhicule de la communication que suppose l'ensemble de ces pratiques, relations ou rapports. Le niveau de l'agir stratégique, par exemple, dont prétend rendre

compte l'explication sociologique, se rencontre en traversant l'ensemble des systèmes de rationalisation produits par les acteurs⁸.

Pour se constituer comme discours ayant des prétentions scientifiques à la validité, la sociologie a donc dû expulser le langage de son champ pour construire une position d'extériorité par rapport à son objet. Pour développer ce point de vue, il faudrait reprendre la généalogie des sciences humaines et sociales à partir du moment où elles se sont institutionnalisées en disciplines universitaires avec chacune leurs propres modes d'explication. Ce mode de construction laisse apparaître des questions abandonnées, aussi simples que celles de savoir s'il y a un en-dehors du langage ou si la communication peut se résumer à un échange d'information, avec plus ou moins de dysfonctions ou de bruits.

Mais telle ne saurait être la portée du présent propos. Les éléments ramassés ici tendent à cerner une question épistémologique : le paradigme sociologique ne peut concevoir que le social est un langage⁹.

Le symbolique ou l'impensé de la sociologie

Quand le langage fait son retour dans la sociologie, c'est sous d'étranges figures qu'il y réapparaît. De cette remarque procède le choix du terme symbolique pour qualifier un domaine où jusqu'ici il a été question de langage. Dans la polysémie de ce terme, on trouve en effet une tentative non organisée pour conjoindre, pour penser ensemble, logique du social et logique du langage. Avec l'ambiguïté propre à l'usage de ce terme rappelée ici : pour la sociologie, le symbolique, c'est d'un côté l'inessentiel en tant qu'il est le retour de ce qu'elle a dû expulser de son

champ pour le construire, de l'autre les multiples ouvertures, vraies ou fausses, que le symbole « donne à penser », pour reprendre la formule de P. Ricoeur.

Le vieux débat explication versus compréhension

Tout ce qui vient d'être dit relève au fond d'un débat vieux comme la discipline : le débat entre l'explication, de type logico-expérimental, qui serait propre aux sciences de la nature, et la compréhension, de type historico-herméneutique, qui serait propre aux sciences de l'esprit (Habermas, 1968). Mais, comme le montre bien J. Habermas, ce débat ne saurait être mené à son terme tant qu'il se tient à l'intérieur d'une logique positiviste qui remplace progressivement, d'E. Kant à A. Comte, la théorie de la connaissance par une théorie des opérations de la science monopolisant le domaine du connaître¹⁰. Il ne peut pas y avoir de débat entre des modes de connaître relevant d'une logique expérimentale, avec ses critères propres de validation (ou de falsifiabilité), et d'autres modes relevant de l'interprétation herméneutique qui considère le réel qui parle. En introduisant la différence entre *le travail*, en tant qu'il met en oeuvre le rapport de l'homme avec la nature, dans ses activités techniques de production, et *l'interaction* envisageant l'activité com-

municationnelle comme modalité de l'être-ensemble, rapport de l'homme à l'homme, J. Habermas ouvre la voie d'un dépassement de l'opposition, mystifiée par le positivisme, de l'expliquer et du comprendre. Ces repères peuvent servir de base à une approche du social résolument située du côté des activités d'interaction. C'est le premier sens du terme symbolique dans l'expression « le social comme activité symbolique ».



L'idéologie ou l'impossible sociologique

L'idéologie comme lieu surdéterminé, sursaturé, dévasté, témoigne, par son impossible théorisation, de cet effet redoutable du retour du réel du langage dans la sociologie qui l'a expulsé de son champ¹¹. Tout le débat sur l'idéologie dans les sciences sociales, les polémiques qu'il cristallise, les évitements et les contournements qui le caractérisent, ses abandons puis ses retours, montrent que cette question adhère à la discipline comme le sparadrap qui colle sur les doigts quand on veut l'enlever. « Comment s'en débarrasser ? » est la problématique qui l'anime¹². De la caméra obscure de *L'idéologie allemande* (Marx et Engels, 1846) à la boîte noire de Raymond Boudon (1986) se joue et se rejoue la scène des rendez-vous manqués du social et du langage¹³.

Pour ce qui concerne le social comme qualificatif dans l'expression « travail social », j'ai déjà avancé l'idée qu'il s'agit d'un ensemble d'institutions où les procédures liées au langage (réunion, discussion, relations, échanges verbaux, communication ou tentative d'établir des communications) constituent l'essentiel de l'acte professionnel (Autès, 1985). C'est pourquoi, dans ces pratiques, les rapports du savoir et de l'acte, de la théorie et de la pratique, le thème de l'identité professionnelle et celui de la nature des qualifications et des compétences mises en oeuvre se révèlent à la fois complexes et construits comme enjeux : le travail de définition y joue un rôle structurant et opératoire. De la même façon, le champ est institutionnellement composé pour que le chantier de ces définitions interminables et indéfinies soit constamment ouvert : par le fractionnement des professions, par la multiplicité des positions professionnelles, par la diversité des publics, par la prégnance d'un débat constant sur les finalités, les buts, les objectifs et les moyens de l'action professionnelle.

Il ressort de cet ensemble une production de sens, de définitions légitimes des populations inadaptées, marginales, à risque, handicapées, délinquantes, pauvres, etc. — l'abondance des définitions indique la taille et le lieu de l'enjeu — donnant prise sur la gestion des populations ainsi désignées et construites. Les parler, c'est les gérer.

Tel est le second sens du social comme activité symbolique : la production de représentations légitimes qui autorisent les procédures sociales de gestion des marges.

Les formes symboliques de l'existence

La catégorie du symbolique est plus large que celle du langage. Elle a trait aux formes individuelles et sociales de l'existence.

De la manière la plus générale, le symbole est ce qui est « à la place de ». Mais à la différence du signe, il a un vaste registre, qui va du plus concret au plus abstrait. Au niveau le plus concret, le symbole est emblème, blason : drapeau pour le pays, lion pour la force ou le courage, etc. Au pôle le plus abstrait, on trouvera le symbole logico-mathématique pour désigner des opérations de pensée : +, -, etc.

Mais, dans un troisième sens, le symbole est aussi ce qui réunit : dans l'acception la plus large, rapport du monde des objets et des systèmes de signe, mais aussi phénomène du double sens¹⁴, du dévoilé et du caché qui ouvre l'espace de l'interprétation.

Le social est rempli d'organisations symboliques : la langue tout d'abord, le mythe, les représentations collectives de Durkheim, les systèmes de croyances qui instituent le rapport au sacré, l'art et l'ensemble des oeuvres culturelles.

Outre qu'elles organisent les rapports des hommes et du monde, ces formes symboliques instituées expriment également le monde vécu de l'expérience humaine. On pense, bien sûr, à l'analyse structurale des mythes par Claude Lévi-Strauss, mais aussi, par exemple, à la philosophie des formes symboliques de E. Cassirer, ou aux structures anthropologiques de l'imaginaire de G. Durand. Par ces exemples, c'est l'efficacité de ces formes dans la pratique et dans l'expérience que l'on veut souligner, que ce soit l'efficacité symbolique mise en lumière par Lévi-Strauss

et la conception d'un inconscient structural qu'il en retire¹⁵, ou bien, à partir « des images de quatre sous », la puissance d'organisation du rapport au monde et de l'action dans le monde, à travers les images étonnamment développées par G. Durand (1969) : qu'on pense simplement aux oppositions droite-gauche, nocturne-diurne, haut-bas et à tout ce qui se véhicule d'expériences accumulées de la vie dans les symbolismes des éléments, des couleurs, des bestiaires — le symbolique non seulement donne forme, mais fait agir.

C'est à ce niveau-là, et Durkheim voyait bien dans la religion et le rapport au sacré le fondement du lien social, que prennent sens pour chaque sujet et que se légitiment au niveau collectif l'appartenance au social, la notion même de communauté ou de collectivité vivante, la formation des identités individuelles et collectives : que ce soit dans la communauté de langue, dans le langage fondateur du mythe comme récit des origines, dans la croyance et le partage d'un système de valeurs qui donne sens à l'action.

C'est le troisième sens du social comme activité symbolique, dans la mesure où, en tant qu'ensemble de pratiques socialement organisées, il oeuvre à donner une forme et un contenu aux valeurs républicaines de la solidarité nationale, à la sollicitude de l'État envers ses citoyens, aux logiques redistributives de l'assurance sociale, pour prendre ces trois éléments de l'être-ensemble dans les sociétés modernes. C'est le symbolique en tant qu'il fait du lien.

Les actes de langage

Le symbolique ne se réduit pas au domaine de la représentation et aux relations des systèmes de signes avec le monde réel ou

vécu. Depuis la coupure établie par De Saussure entre la langue et la parole s'est développée toute une linguistique de l'énonciation, ou de mise en acte de la langue à travers les processus de communication et de discours. Pour la pragmatique, l'usage de la langue ne se réduit pas à des fonctions constatives et dénotatives. C'est notamment la voie ouverte par J.L. Austin (1962) que de montrer qu'un énoncé ne relève pas seulement d'un jugement vrai-faux ou oui-non, mais aussi d'un autre portant sur sa réussite ou son échec et repris dans la notion d'énoncé performatif. Tout énoncé, quel qu'il soit, relève en fait de ces deux axes d'analyse, parce que dans tout énoncé, même le plus constatif, descriptif d'un état des choses, entre au minimum le rapport du locuteur avec son dire et la mise en jeu de celui-ci dans le processus de communication.

Ce point d'avancée de la pragmatique, la sociologie ne peut qu'y être radicalement perméable. Ce que rappelle avec force, par exemple, P. Bourdieu (1982) : « Le pouvoir des paroles n'est autre que le *pouvoir délégué* du porte-parole, et ses paroles — c'est-à-dire, indissociablement, la matière de son discours et sa manière de parler — sont tout au plus un témoignage et un témoignage parmi d'autres de la *garantie de délégation* dont il est investi. (...) L'autorité advient au langage du dehors » (c'est Bourdieu qui souligne).

S'il est sûr que la remarque vaut pour les énoncés performatifs de la classe « la séance est ouverte » ou « je te baptise au nom du Père », pour lesquels, effectivement, la réussite ou l'échec tient à la position sociale, légitime ou usurpée, de l'énonciation, sa pertinence s'arrête là où Austin et la pragmatique poursuivent leur chemin, bien au-delà

de ces énoncés de type institutionnel. Il y a acte de langage dans des énoncés comme « je promets que », « je m'excuse », « j'affirme que la force des paroles est ailleurs que dans les paroles »... De même, il y a performatif dans un énoncé du type « il faut beau ce matin », aussi bien pris dans la dimension phatique¹⁶ du langage, que dans tout contexte de communication : « il fait beau ce matin » peut cacher, induire, provoquer, introduire « si nous allons nous promener dans les bois ». Il y a acte de langage dans tout énoncé, parce que tout énoncé s'adresse à quelqu'un.

Parler, ce n'est pas seulement décrire le monde, c'est entrer dans des relations avec le monde et avec les autres. Les énoncés linguistiques ne sont pas les simples véhicules de ces relations, non seulement parce qu'ils contribuent à mettre en forme le monde et les rapports au monde et aux autres, comme on l'a vu au paragraphe précédent concernant les formes symboliques de l'existence, mais aussi parce qu'ils sont l'expression, la mise en parole et en acte d'une identité, d'une intention, d'une orientation par rapport au monde, dont la sociologie rend compte pour une part.

Tels sont, par exemple, les effets de récit mis en évidence par J.-P. Faye (1972), c'est-à-dire que rendre des énoncés acceptables,

c'est construire les conditions d'acceptabilité d'une action politique. La théorie des actes de langage ne ramène pas seulement l'efficacité des énoncés aux conditions de leur énonciation ou au procès de la communication, comme la sociologie voudrait qu'elle le fît afin que soit respecté le paradigme qui construit une partie de ses propres prétentions à la validité. Les effets de narration, les effets de récit, comme tous les effets de type idéologique, puisent les ressources de leur efficacité dans le langage, comme « trésor de la langue » (selon l'expression de F. de Saussure) et réservoir de significations construites par l'imagination, comme le montre G. Durand (1969), mais aussi comme rhétorique : production du vrai, production de croyance, production de légitimité selon des règles de construction discursive ; et encore au delà : travail sur le procès d'entente, les règles de l'intercompréhension, les systèmes de normes.

C'est le quatrième sens du social comme activité symbolique. On indique simplement ici, en l'isolant, le pôle « activité » de cette expression.

La production de la subjectivité

Le dernier pas de ce parcours en surplomb montre que ces différentes approches se rejoignent dans la production de la subjectivité. Le symbolique, c'est le matériau même de la subjectivité, en tant qu'elle est avant tout intersubjectivité, rapport à l'autre dans toutes ses dimensions : économique, politique, sexuelle, sacrée, esthétique¹⁷. Le lien social est produit par du discours.

Ce dernier sens du symbolique, où se rejoignent tous les autres, dissout toutes les problématiques de type dualiste s'interrogeant sur les rapports de l'individuel et du social, ou du politique

et de l'économique, ou, d'une manière générale, de ce qui est social et de ce qui ne l'est pas. Au cas où il y aurait quelque part une pure essence du social, ce serait un tissu de mots.

Tout ce qui précède tend à montrer qu'on ne peut pas se contenter d'utiliser le symbolique comme la poubelle de la sociologie, où tombe tout ce qui s'échappe du paradigme. Étrange destin du symbolique, où la confusion des sens¹⁸ à la fois cache et manifeste l'impuissance des sciences humaines (l'impuits-de-science, pour ainsi dire).

Le social et la production du lien social

À quoi servent ces considérations générales sur la sociologie et le langage pour ce qui touche la question du social au sens large et du travail social en particulier ? Cette interrogation sur le langage est partie de la remarque qu'il n'est pas simple d'expliquer le social et le travail social à l'intérieur du paradigme sociologique. Le doute surgit au cœur de l'objet lui-même. « Social » : quel(s) contenu(s) ? « Travail social » : dénomination légitime ou non ? Il n'est pas fortuit que ce soit à propos d'un tel objet que l'explication sociologique bute sur ses limites. Elle ne dispose ni des concepts ni des problématiques qui lui permettraient d'appréhender des institutions qui fonctionnent comme des dispositifs de langage, comme des machines à produire de la croyance et du lien social, à travers des pratiques référées au savoir et à la technique dérivée des sciences humaines. Le travail social, ce n'est ni la police adoucie, comme dans les théories dites du contrôle social, ni tout à fait la religion, car y fait défaut la référence explicite au sacré.

Butant sur cet obstacle, qui encore une fois n'est autre que la

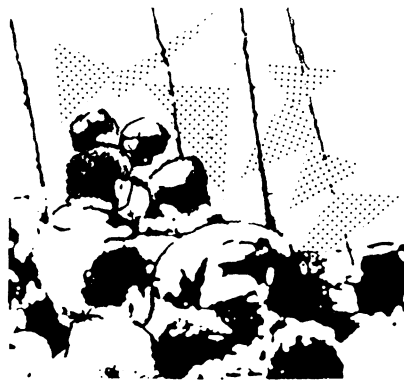
limite de son paradigme, la sociologie tente de le contourner de plusieurs façons. On en retiendra deux ici ¹⁹.

La première tentation consiste à quitter le terrain *stricto sensu* de l'explication sociologique pour aller défricher les vastes territoires de l'historiographie. Origine des institutions sociales, généalogie et biographies des grands hommes méconnus, science politico-administrative des décisions qui ont amené la constitution des associations, des professions : autant de recherches utiles et parfaitement légitimes, mais qui pourtant laissent échapper l'essentiel de ce qui intéresse le sociologue. De quoi est-il question dans ces luttes et dans ces événements, dans la succession de ces micro-décisions, quels enjeux agissent les acteurs ? À moins qu'on veuille se contenter d'une pure logique de l'intérêt, encore que la nature même de cet intérêt pose problème : n'est-il pas lui-même entièrement symbolique, une fois qu'on a fait la part des empires économiques et des réseaux notabilaires mis en oeuvre par telle ou telle association, ou tel ou tel corps professionnel du social ? Et pourquoi ont-ils si facilement trouvé des relais dans l'État ? En dehors de toute explication par les psychologies individuelles, qu'est-ce qui anime donc ceux qui se dévouent à autrui, et notamment à l'autre différent, en souffrance, en dehors des normes ? Quels types de gestion du social et des rapports sociaux sont ainsi promus, inventés, débattus, combattus et quels sont leurs effets ? La question du fonctionnalisme naïf, « à quoi ça sert ? », n'est pas entièrement dépourvue de pertinence. L'historiographie décrit la bataille, elle ne dit pas forcément quel est l'enjeu de la guerre.

Une autre tentative consiste à rechercher, sous la sédimentation des institutions du social, la socialité dite secondaire, une autre socialité dite primaire, faite de « l'ensemble des relations interpersonnelles, de personne à personne, ou encore des relations dites « face à face », que celles-ci soient effectives ou simplement virtuelles » (Caillé, 1986 : 363). Peut-il exister des relations qui ne soient pas sociales ? Ou des sujets peuvent-ils entrer en relation s'ils ne sont pas déjà construits comme sujets identifiés, socialisés, institutionnalisés, positionnés ? Le lien social est premier, c'est lui qui forme toute subjectivité, toute possibilité de relation. Dès lors la tentative d'opposer une socialité primaire et une socialité secondaire procède d'une stratégie qui vise à écarter l'explication de ce qu'est un sujet à la fois individuel et social ²⁰ en restaurant subrepticement, sous une autre figure, la dualité individu-société.

Or, c'est bien dans cette alchimie du lien social qu'opère le travail social. Il gère la subjectivité à partir de ses dérapages. C'est tout le secteur social au sens large, dans ses trois dimensions de l'assurance, de l'action sociale et de l'assistance, qui travaille à cette gestion du social par les marges. Périphérique par rapport à la gestion politique des rapports sociaux, son rôle n'en est pas moins indispensable à la production de la forme moderne de la subjectivité ou du lien social, ces deux termes pouvant être pris pour synonymes en tant qu'ils sont les deux faces indissociables du même processus : produire l'homme. La gestion sociale des rapports humains garantit que toute rupture du lien est repérable et que nulle défaillance de la subjectivité n'est irrémédiable au regard de ce qui la fonde symboliquement.

Car la subjectivité n'est pas le sujet de l'idéalisme source et foyer du langage ordonnateur du monde. Les sujets sont symboliquement produits dans les institutions que la sociologie analyse pour ce qu'elles sont effectivement : du langage mort. Reste à apprendre à voir de la parole là où il y a de la cause. Le social est à cette charnière. Les luttes pour le sens sont des luttes pour la vie.



Le social au delà de l'agir instrumental et stratégique

Quelles voies de recherche s'ouvrent pour la compréhension du social une fois qu'il a été ainsi déplacé ? Tout d'abord, il reste largement à construire comme objet dans ce registre symbolique qui demeure encore à l'état d'esquisse. Comment s'articulent les différents niveaux ici envisagés ? Quels rapports s'établissent, par exemple, entre des pratiques orientées vers l'interaction et la production de représentations légitimes de « l'anormal » ? Ou entre des positions sociales d'énonciation et des mises en forme symboliques du rapport à l'autre par des actes de langage ?

Il est sûr cependant que le social est un terrain privilégié pour déployer ces interrogations car les pratiques mises en oeuvre dans ce champ s'inscrivent dans la dimension symbolique de la production du sens légitime, mais aussi de la production de la croyance : comment le sujet

adhère (adhésion et adhérence) au social ; triple opération de production de consensus, de subjectivité et de lien social.

Ensuite, effectivement, ces pratiques gèrent le lien social, et même de la manière la plus triviale : attribution de statuts, de ressources, aménagement de circuits et de filières, luttes de compétence et de pouvoir autour de cette gestion, phénomènes institutionnels et organisationnels qui sont la scène réelle où se déploie l'activité symbolique. Mais, avançant dans la métaphore, au théâtre, qu'en est-il de l'importance respective du décor, du jeu des acteurs et de l'intrigue ? La scène sociale, bien sûr, là s'épuise la métaphore, n'est pas seulement représentation théâtrale. Ici, on rejoint l'interrogation de P. Ricoeur (1986) sur le rapport à la référence dans le récit historiographique narratif et dans le récit de fiction, qu'il fait se rencontrer dans la notion de textualité.

Analyser le social comme un texte, telle est la voie de recherche proposée. On n'en restera ici qu'à l'entrée, l'objectif de cette introduction n'ayant été que de contribuer à circonscrire le lieu de cette problématique.

Mais il y a une autre façon d'ouvrir une voie de recherche sur le social dans la même orientation, qui consiste, en développant les indications données précédemment à partir de J. Haber-

mas, à l'envisager comme un ensemble de pratiques sociales tendanciuellement organisées comme un agir communicationnel. Ce type de recherche rejoint également celles portant sur l'acte professionnel du travailleur social et les qualifications qui l'organisent. La distinction entre un social de gestion, essentiellement organisé autour des logiques d'existence, et un social d'intervention, davantage organisé autour des logiques d'action sociale, reste une distinction utile pour cette approche (voir Lion et Maclouf, 1982, et Bachmann, 1986). Cependant, il n'est pas certain que dans les deux types d'approche les pratiques, les enjeux et les qualifications mis en oeuvre soient foncièrement différents.

Partant de ces remarques, la question pourrait se formuler comme suit : dans le social, s'agit-il essentiellement d'un agir instrumental, c'est-à-dire, selon la terminologie de M. Weber, d'une action orientée par des fins rationnelles et dont l'explication se ramène à l'analyse de l'adéquation des moyens mis en oeuvre par rapport aux fins poursuivies ? Cette analyse, notons-le, supposerait qu'il existât un consensus sur les fins, de même qu'une possibilité d'analyse rationnelle des voies par lesquelles on passe de la définition de finalités sociales du type Welfare, solidarité sociale, développement local, etc., à des objectifs organisant des actions professionnelles dès lors envisagées uniquement comme des procédures techniques. Or, sur le premier point, on sait que le consensus dans le social a une forme paradoxale, puisqu'il n'y a pas forcément de définition claire et commune pour les acteurs sociaux des finalités de l'action sociale et que, pour le second point, le paradoxe s'accroît quand on passe des finali-

tés aux objectifs. Chaque praticien du social sait que plus on s'efforce d'éclaircir les objectifs entre acteurs positionnés différemment dans le champ social, plus on fait apparaître le malentendu que cache le consensus de façade sur les finalités. Qu'on pense, par exemple, au revenu minimum garanti, à la participation des habitants au développement social des quartiers, à la prévention de la délinquance, etc.

Peut-on alors rendre les raisons sociologiques du social en l'analysant uniquement comme un agir de type stratégique ? Il est sûr qu'en combinant une approche analysant le social comme agir technique orienté vers des fins rationnelles (*zweckrational*) selon M. Weber), et comme agir orienté par des valeurs posées comme des fins rationnelles (*wertrational*, selon M. Weber), on rend compte en grande partie de son propre registre d'efficacité en faisant l'économie de l'hypothèse de l'activité symbolique, laquelle peut, dès lors, se ranger dans l'arsenal des moyens mobilisés par ce type d'agir stratégique composant des fins rationnelles et des valeurs posées comme rationnelles. Cette économie n'est cependant plausible qu'au prix d'une autre, finalement très coûteuse en explications, celle du type d'efficacité ainsi produite. Une fois que l'analyse sociologique, qu'elle soit de type sociologie des organisations ou de type historiographie des institutions sociales, a rendu compte des stratégies des acteurs, des enjeux autour desquels ils se sont confrontés, des formes institutionnelles qu'ils ont produites, elle laisse intacte la question des enjeux — sauf à les poser comme construits par les agirs combinés des acteurs — en dehors des explications de facture tautologique ramenant l'ex-

plication aux luttes de pouvoir, d'influence, de domination.

Au-delà de l'agir instrumental et de l'agir stratégique dans le social, n'y a-t-il pas, tendanciellement à l'oeuvre, des pratiques sociales tournées vers un mode particulier de gestion du rapport social, mode que J. Habermas (1987) tente de définir comme agir communicationnel ? Notamment du côté du social d'intervention, ne peut-on pas voir à l'oeuvre des stratégies axées sur l'intercompréhension et prétendant à un type de maîtrise du rapport social par la négociation au-delà du mode stratégique agissant par l'influence et le pouvoir, et mettant en avant des procédures privilégiant le rapport au monde vécu ? En effet, quel que soit son mode d'exercice, les compétences et les capacités du professionnel du social sont organisées autour de la communication, non seulement de la communication comme facilitation de la transmission de l'information, mais aussi comme activité sociale produisant du lien, et le produisant *à travers des activités de parole*. « Les prestations d'intercompréhension réalisées par une communauté de communication faite de citoyens, de leurs paroles mêmes, sont ce qui réalise le consensus qui les oblige » (Habermas, 1987, t. 2 : 94).

C'est à ce point que se rejoignent les approches venant de la sociologie et de la théorie des actes de langage et celles venant de l'herméneutique et de la phénoménologie, telles que les construisent d'un côté J. Habermas, de l'autre P. Ricoeur ; c'est là que peuvent se définir des problématiques du social comme activité symbolique, au-delà de la sociologie traditionnelle, qui s'épuise à rechercher un social qui serait en dessous du social.

S'il n'y a pas de social sous le social, c'est aussi que dans l'acte

du professionnel du social, la distance entre le faire, la pratique et sa représentation est réduite à sa plus simple expression. D'où la difficulté et la complexité d'une position d'énonciation de cet agir professionnel : récurrence du débat sur l'identité professionnelle, complexité du rapport au savoir et à la recherche, etc. C'est pour quoi il faut prendre en compte la dimension symbolique de cet acte : il travaille la subjectivité, l'identité. Les effets de discours s'incarnent dans les institutions où s'opère le passage de l'efficacité symbolique aux effets réels : création de catégories administratives, de statuts sociaux de second rang, gestion de toutes les formes de rupture de la subjectivité et du lien social. Il est vrai que la question de la citoyenneté est au coeur de ces pratiques, comme l'évoque J. Habermas : quelles sont les conditions d'énonciation d'une parole sur le social, d'une parole sociale ? Elles supposent acquise l'identité sociale de celui qui l'énonce, mais en même temps celle-ci ne s'acquiert que dans sa reconnaissance par l'autre. C'est le fondement du lien social.

Reste à savoir comment se fait l'opérationnalité de ce passage de l'efficacité symbolique aux effets dans le réel. Notre réponse insiste sur les effets de langage : production de sens légitime, travail de l'intersubjectivité.

Au fond, chez les professionnels du social, on fait « *comme si* » il s'agissait d'un agir instrumental. Mais les véritables ressorts de l'efficacité de l'acte professionnel sont ailleurs, justement dans la capacité du travailleur social de créer du lien. Là sont les véritables compétences, les savoir-faire efficaces, les qualifications professionnelles. Mais il n'y est plus simplement question du seul rapport au monde objectif, ni même du rapport au

monde social, mais aussi du rapport au monde vécu des acteurs du social, professionnels ou non.

Michel Autès
Centre régional
d'analyse des mouvements
sociaux et des modes de vie
Lille

Notes

- 1 D'aucuns pourront dire, avec raison, « pas si nouvelle que cela ». Il est vrai, et s'il est hors de la dimension de cet article d'expliquer sa genèse, on ne cachera pas ici où là les références où il puise sa source.
- 2 Pour ne pas utiliser le terme de champ linguistique, expression qui, s'adressant à des sociologues, ou, pour le moins, à des esprits cultivés dans la discipline sociologique, donne une vision réductrice, essentiellement axée, notamment dans la tradition française, sur l'analyse sémiotique.
- 3 À supposer qu'il n'y en ait qu'un, ce que la présente discussion n'aborde que de manière tangentielle.
- 4 Dans une acception proche de celle de J. Habermas.
- 5 La logique de l'intérêt constituant à la fois le terreau et le ciment de ces explications, comme le montre avec force A. Caillé, 1986.
- 6 Au sens donné à ce terme par V. Pareto : « Le résidu se comprend donc à la fois par référence à l'instinct humain, qui n'est jamais parfaitement réductible à l'instinct pur, et en relation avec la dérivation dont la fonction consiste à étendre sur le résidu le voile de l'apparence logique » (Perri, 1966 : 126). Mais c'est le « double sens » de ces termes qui justifie ici leur usage comme illustration des quiproquo qui peuvent aussi se véhiculer dans l'emploi du terme social.
- 7 L'acte fondateur de la linguistique auquel on se réfère pour construire ce modèle de scientificité consistant à construire un objet la langue, par exclusion de la parole hors du champ de la linguistique. Depuis Saussure et notamment chez Benveniste et la pragmatique anglo-saxonne, c'est le lent réaménagement du champ de la linguistique qui est en cours. Ces réaménagements ne sont pas sans effets sur les disciplines voisines. Sur ce point, voir l'analyse particulièrement éclairante de Ricoeur, 1975.
- 8 La poursuite de cette discussion nécessiterait de montrer comment continue à fonctionner dans la discipline un postulat de la conscience (et donc, pour certains, de la fausse conscience) implicitement posé comme lieu où le langage s'élabore dans les rapports de cette conscience avec le monde.
- 9 Cette question rejoint celle des limites de l'explication et donc de la scientificité de la discipline. Le mode de résolution de ces limites ne saurait se trouver dans une quelconque interdisciplinarité, le mode de constitution du paradigme sociologique n'étant pas indépendant du mode de constitution des autres paradigmes des sciences humaines. Qui se souvient des vastes querelles de frontières entre la psychologie et la sociologie ? Pourtant, quelles braises couvent encore sous ce feu éteint ?
- 10 « La clé de voûte du positivisme est le principe du scientisme selon lequel le sens de la connaissance est défini par ce que réalisent les sciences, et peut par conséquent être expliqué de façon suffisante au moyen de l'analyse méthodique des procédés scientifiques (Habermas, 1968 : 102).
- 11 Selon le principe que J. Lacan tire de l'expérience analytique selon laquelle tout ce qui s'est trouvé forclos du symbolique réapparaît dans le Réel, mais sans nom : pur Réel, absence de sens, impossible, butée.
- 12 J'aborde de manière plus approfondie cette question dans ma thèse à travers un examen de différents positionnements de la thématique idéologique dans la sociologie (à paraître, fin 1988).
- 13 Qui s'expriment notamment dans deux stratégies : la cristallisation de l'idéologie dans le domaine du politique, sa réduction à un irrationnel.
- 14 Ricoeur, 1969. Voir les développements donnés par celui-ci à partir de la rhétorique sur « l'être et le n'être pas » qui se déploient dans la métaphore (Ricoeur, 1975).
- 15 On se rappelle le récit de l'accouchement difficile dans la tribu Ouna où l'intervention « thérapeutique » du shaman consiste à faire des ponts entre les croyances collectives et les mécanismes physiologiques du corps en souffrance, et l'opposition qu'il en tire d'avec la cure psychanalytique : mise en scène collective d'un côté, colloque singulier de l'autre. Mais efficacité symbolique dans les deux cas. Et sa conclusion quant à la notion d'inconscient : « L'inconscient cesse d'être l'ineffable refuge des particularités individuelles, le dépositaire d'une histoire unique, qui fait de chacun de nous un être irremplaçable. Il se réduit à un terme par lequel nous désignons une fonction : la fonction symbolique, spécifiquement humaine, sans doute, mais qui, chez tous les hommes, s'exerce selon les mêmes lois ; qui se ramène, en fait, à l'ensemble de ces lois » (Lévi-Strauss, 1958).
- 16 Se dit des énoncés dont la fonction est d'établir une communication entre deux locuteurs, avant tout autre échange linguistique.
- 17 L'idéal de la connaissance positiviste annule l'intersubjectivité en tant qu'elle postule un lieu d'énonciation ramené à l'emploi de règles formelles supposant l'abolition de toute subjectivité particulière.
- 18 Pour ne prendre que cet exemple, dans la distinction de P. Bourdieu (1979), et sous bénéfice d'inventaire des sens voisins et dérivés, les expressions symbole et symbolique sont utilisées pour désigner au moins trois domaines différents : 1) l'ensemble des œuvres culturelles ou des biens et services, s'opposant à production matérielle ; 2) « tout ce qui est, comme on dit, purement symbolique » (p. 222), c'est-à-dire la frime, le toc comme la « contestation symbolique » des « fractions intellectuelles » (p. 334), s'oppose aux luttes sociales réelles ; 3) tout ce qui touche à l'identité sociale

et aux processus de classement-distinction : « tout un travail symbolique visant à les faire reconnaître dans les représentations » (parlant des fractions de la classe dominante) (p. 355) ou la « symbolique du pouvoir » (p. 358). Symbolique s'opposant tour à tour à vrai, à réel, à concret, à marchand, à tout (la partie) : bref, l'ombre de la proie.

¹⁹ On ne parlera pas, par exemple, des sociologies qui se centrent sur les stratégies des acteurs, individuels ou collectifs, du social. Ni de celles qui remplacent l'explication par la description de l'ici et maintenant des relations micro-sociales. Ni encore de celles qui arguent de la complexité du social et de la fragilité des grands systèmes explicatifs, qui, du reste, n'ont existé que dans la tête de ceux qui les ont contournés sans les traverser, pour renvoyer à plus tard, ou à jamais, la science du social. Nous aimerions, cependant, ne pas être sommés de choisir entre la « grande théorie » et la science minuscule.

²⁰ Qui reste la question de « l'animal politique » dans le livre 1 de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, « parce qu'il est doué de parole ».

Bibliographie

- AUSTIN, J.L. 1962. *How to Do Things with Words*. Oxford University Press. Traduction française, *Quand dire, c'est faire*. Paris, Seuil, 1970.
- AUTÈS, M. 1985. « Le pouvoir du discours », *Informations sociales*, 1, Paris, CNAF.
- AUTÈS, M. À paraître (fin 1988). *Le Travail social ou le pouvoir des mots. Éléments pour une théorie de l'idéologie*.
- BACHMANN, C. 1986. « Le travail social entre décadence et renouveau », *Ancres*, 6, janvier-mars : 132-141.
- BOUDON, R. 1986. *L'Idéologie. L'origine des idées reçues*. Paris, Fayard.
- BOURDIEU, P. 1979. *La Distinction*. Paris, Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, P. 1982. *Ce que parler veut dire*. Paris, Fayard.
- CAILLÉ, André. 1986. *Splendeurs et misères des sciences sociales. Esquisses d'une mythologie*. Genève, Paris, Droz.
- DURAND, G. 1969. *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Bordas.
- FAYE, J.-P. 1972. *Théorie du récit. Introduction aux langages totalitaires*. Paris, Hermann, 1972.
- HABERMAS, J. 1968. *Connaissance et intérêt*. Francfort. Traduction française, Paris, Gallimard, 1976.
- HABERMAS, J. 1987. *Théorie de l'agir communicationnel*. Traduction française, Paris, Fayard, 2 tomes. Édition originale, *Theorie des Kommunikativen Handels*. Francfort, 1981.
- LÉVI-STRAUSS, C. 1958. « L'efficacité symbolique », dans *Anthropologie structurale*. Tome 1, Paris, Plon.
- LION, A. et P. MACLOUF. 1982. *L'Insécurité sociale. Paupérisation et solidarité*. Paris, Éditions ouvrières.
- MARX, K. et Fr. ENGELS. 1846. *L'Idéologie allemande*. Édition originale. Traduction française, Paris, Éditions sociales, 1968.
- PERRI, G. 1966. *Sociologie de Pareto*. Paris, PUF.
- RICOEUR, P. 1969. *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*. Paris, Seuil.
- RICOEUR, P. 1975. « Le débat entre sémiotique et sémantique », *La Métaphore vive*. Paris, Seuil : 88-100.
- RICOEUR, P. 1986. *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Paris, Seuil.